Propositions pour tenir (dans) un atelier d'écriture

Philippe Haeck

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeck, P. (1991). Propositions pour tenir (dans) un atelier d'écriture. *Moebius*, (50), 119–122.

PROPOSITIONS POUR TENIR (DANS) UN ATELIER D'ÉCRITURE*

Philippe Haeck

Il suffit d'avoir fait un seul texte à soi pour savoir une fois pour toutes que la lecture qui ne mène pas à l'écriture est une lecture perdue. Écrire c'est ruminer toute la langue qui brasse en moi. Comment écrire vraiment. Ne pas oublier la petite question d'Albert Pelletier dans *Carquois* : «Est-ce qu'on nomme littérature les exercices que font les élèves sous la dictée de leurs professeurs?» Je dis à mes élèves que j'ai souvent plus de joie à lire leurs textes que tels ouvrages qui viennent d'être publiés. Pourquoi. Sans doute parce que je les invite à risquer leur peau, que quelques-uns, quelques-unes y arrivent fortement, alors que tant d'ouvrages qui se publient ne font que suivre ou donner des recettes. Le chemin que je leur indique peut se ramener à quelques propositions.

1. Sortir de la tour de Babel avec quelques voix dans l'oreille qui vont m'aider à placer ma voix. Nécessité d'une bibliothèque à soi : sans compagnons, sans compagnes, impossible de naître à ma parole. Comment m'y reconnaître dans la tour de Babel, quels livres lire, quels livres me montreront mon chemin. Je peux lire au hasard, perdre du

temps (est-ce que je peux en perdre beaucoup), ne jamais trouver ma source ou finir par la trouver par chance. Ou je peux me choisir un maître, un homme ou une femme qui a beaucoup lu, a trouvé son chemin d'écriture, pour perdre moins de temps, arriver plus vite à reconnaître de quelle couleur sont mes flèches. Comment reconnaître un maître : à sa parole qui s'efface pour laisser la mienne se frayer un chemin.

2. Me placer nu devant la page blanche. Au commencement cela est impossible on a tellement d'habits sur le dos. Puis quand on a beaucoup lu, beaucoup fait d'essais d'écriture, il arrive qu'on en soit capable. Je ne recommande aucun exercice à part la copie d'un livre qui nous saisit : la copie, pas le pastiche. En copiant un livre aimé j'apprends ce qu'aucune théorie ne peut m'apprendre : une espèce de mouvement secret. Il arrive qu'un élève ou une élève avec presque rien de lecture touche à sa source; cela arrive par chance, ils ne peuvent s'y maintenir, ils y sont arrivés parce que la culture ne leur a pas encore grugé l'esprit : qui ne sait pas que la façon de transmettre la culture à l'école la plupart du temps asphyxie les élans créateurs au lieu de les libérer. Pour arriver à cette nudité je commence à me douter que la prière ne serait pas une mauvaise activité, ou la contemplation ou la lenteur. Dérouler un tapis de prière ou demeurer assis sous un arbre.

3. Participer à un atelier d'écriture qui n'est pas une salle d'exercices mais un lieu de parole. Qu'est-ce que j'ai contre les exercices : pourquoi est-ce que je refuse d'écrire de telle heure à telle heure, avec telle ou telle contrainte. Parce que cela n'a pas de sens pour moi; écrire c'est répondre à une pulsion, une inspiration, une respiration, un appel. Pas envie de faire des exercices mais envie d'entendre les autres parler de leurs difficultés d'écrire (blocages, gaucheries, clichés, impasses) ou leurs bonheurs d'écrire (découvertes, inventions, plaisirs). Ce que je veux : non la perfection formaliste de l'usage d'un code ou le texte clair que tout le monde comprend mais le tremblement de beauté d'une parole unique. Un atelier n'est pas une manufacture d'écritures mais un lieu d'écoute.

4. Ne pas écrire si je ne veux pas jouir du réel en le comprenant mieux, en l'étreignant mieux. Si je n'ai rien à dire, ne veux rien dire, ne suis pas prêt à dire, ai peur de dire, mieux vaut me taire que de jouer au virtuose (la rhétorique bien huilée), au prestidigitateur (le ludique à l'aléatoire), au crâneur (l'anti-littérature), à l'ingénieur (l'écriture formaliste); faire des textes pour dire que je ne peux dire, pour comprendre les sources de mon silence, ne serait pas alors une perte de temps. M'intéresser à la pensée, aux idées, ne pas les mépriser : elles sont ma structure d'identité, à partir d'elle je peux risquer de sauter dans l'inconnu — l'inconnu : la nudité et le secret du poème du récit.

5. Écrire pour que la machine sociale cesse de me faire respirer à sa vitesse (penser à ces malades qu'une machine fait respirer), pour respirer à mon rythme, pour trouver ce rythme, pour célébrer mes noces avec la vie. Faire des textes pour détruire les machines en moi qui m'empêchent de sentir dans ma bouche mon souffle. Écrire est difficile : un entraînement d'athlète. Quelque chose du combat de David contre Goliath : apprendre à danser, à chanter, alors que la plupart marchent au pas, se taisent. Je n'écris pas contre la société, j'écris pour une société où la circulation des paroles serait plus juste, où quelques autorités ne monopoliseraient pas presque toute la parole à dire. L'atelier comme petite cellule de paroles vraies et belles. Multiplier de telles cellules.

6. Écrire non pour séduire l'autre mais cesser de mentir, de parler sans sentir ce que je dis. Je ne donne pas un spectacle, ne veux pas éblouir, j'offre ma clarté faite de certitudes et de tremblements — je ne connais pas d'autre beauté que de travailler à les dire le plus fortement possible. Écrire est un geste qui ne s'achève qu'avec la mort : l'écriture me force à vivre intensément chaque âge, chaque période de ma vie. Ne pas écrire pour être publié, devenir un nom; écrire pour m'écouter, me nommer, porter mon nom. Le chemin de mon nom se découvre pas à pas, en marchant.

7. Contester l'évaluation du maître d'atelier à chaque fois qu'il s'écarte de la singularité de mon écriture, qu'il plaque sur elle quelque généralité exsangue, ou qu'il la

discrédite au nom d'une règle dont je n'ai que faire. Trouver un maître qui ne demande pas aux élèves d'écrire sous sa dictée ou selon telles règles : un maître qui écoute, invite à la patience, à l'étude, me pose des questions sur mes textes, me dit comment il les reçoit-ressent, me montre telle faille lexicale ou syntaxique. Si j'ai un maître en qui j'ai confiance, je me fie à son jugement : s'il me laisse piétiner, errer, c'est qu'il sait que lorsque j'aurai fait un pas par moi-même, je saurai où est mon chemin — la joie de la marche ne me sera plus inconnue.

8. Si je ne sens pas ma singularité : trouver un maître capable de la sentir, de me donner des mots pour la faire apparaître, de m'aider à déjouer les phrases reçues qui m'ont écarté de ma vie, de la vérité du langage. Le seul maître que je respecte lie l'esthétique à l'éthique : il s'agit toujours de sauver la vie, de la rendre belle, autrement il n'y a qu'à se raturer. J'écris pour grandir dans la beauté de ma voie, j'écris pour reconnaître la vie.

* Extrait d'un livre à paraître chez VLB éditeur : *Préparatifs d'écriture*.